

## Les premières fois

Quand N. est venue me chercher pour m'emmener à la ville, tout est devenu très bizarre – je ne comprenais rien. Rien n'était comme avant. Elle avait dit qu'elle viendrait, et elle est vraiment venue. Elle avait dit que j'irai à la ville, et on y est vraiment allé. Elle n'était pas fatiguée, sa voiture n'était pas en panne, elle n'avait pas oublié. Elle avait dit qu'elle aurait pour moi un siège d'enfant dans la voiture – je ne savais pas ce que c'était, mais quand elle est venue, il étaient vraiment là. Assez gros, avec des nounours. Très beau. N. était assez maniaque, elle disait qu'on ne pouvait pas rouler sans petit fauteuil ni sans avoir attaché les ceintures, et c'est vrai, depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais roulé sans fauteuil ni sans ceinture.

Sur la route, j'ai vomi. Je n'avais encore jamais vomi, je ne savais pas ce que c'était. Je me sentais simplement très endormie, il faisait trop chaud. J'ai vomi sur mes habits et sur le petit fauteuil de voiture. J'ai bien vu que c'était une bêtise, c'était sale et ça sentait mauvais, et j'ai eu un peu peur de la réaction de N. Mais là encore, ça a été très bizarre, elle a juste garé la voiture sur le bord de la route, m'a calinée, m'a changé mes habits, m'a lavé la figure avec de l'eau en bouteille. Elle ne m'a pas tapée, n'a même pas crié. Je me suis essuyé la bouche sur son tee-shirt et j'en ai profité pour l'embrasser un petit peu, dans le cou, même si j'étais encore toute sale. Le plus bizarre, c'est qu'elle a semblé très heureuse. Et pourtant, elle s'est frotté les yeux, puis a fait quelque chose d'encore plus bizarre. Elle a dit : « ma fille, je ne vois plus rien, il faut que j'enlève mes lentilles ». Je n'ai pas compris ce qu'elle disait, d'ailleurs je ne comprenais pas souvent ce qu'elle disait. Elle a pris une très jolie petite boîte en plastique blanc, elle s'est gratté encore les yeux, a mis de l'eau d'une toute bouteille dans la boîte, a bien refermé, et a mis des lunettes. Incroyable !

N. me disait qu'à la maison (que je connaissais déjà, après deux ou trois week-ends passés là-bas), il y aurait ma cousine, Clémentine. Clémentine parlait bizarrement, mais elle avait pour moi un petit sac tissé en perles, c'était très beau. J'ai compris que c'était bien d'avoir une cousine, même si je ne comprenais pas bien ce que ça voulait dire. On a fait de la peinture sur le balcon. N. parlait avec une autre dame, elle disait que c'était sa soeur, mais ça me semblait bizarre, parce qu'elles ne se disputaient pas, elles ne faisaient que parler ensemble.

Dans cet appartement très beau, il y a eu beaucoup de gens qui sont passés pendant un ou deux jours, même des garçons, je veux dire, des « messieurs ». N. disait que c'était ses amis. Ils nous disaient bonjour, disaient que j'étais belle. N. leur faisait du café, à manger, quelquefois même elle sortait des bières. Ils ne criaient jamais, et quand ils avaient fini leurs bières, ils disaient au revoir et ils partaient. C'était bizarre, personne ne criait, et personne ne courait au magasin acheter plus de bières quand les premières étaient finies. Le lendemain, je me suis réveillée et tout était propre, et il n'y avait aucun des « messieurs » endormis dans les fauteuils ou sous la table.

Le matin, ma peau est devenue toute rouge et ça me grattait partout. Je savais ce que c'était, j'avais ça souvent quand papa était avec nous et criait après avoir bu. Et c'était bizarre, au lieu de raler contre « ces enfants qui sont toujours malades », N. a eu l'air inquiète, a dit qu'il fallait aller chez le médecin. Je suis partie seule avec elle, c'était la première fois que j'étais seule avec elle. J'aurais voulu que ça dure longtemps. On a chanté des chansons dans la voiture. Je me sentais bien avec elle. Je m'étirais sur mon siège d'enfant à nounours, j'écartais les jambes pour atteindre à la fois le dossier de son siège et celui du siège du passager avec les doigts de mes deux pieds. C'est comme ça que j'ai pu lui dire que papa me tapait, et lui montrer exactement où, entre mes jambes écartées. Et là encore, ça a été très bizarre : au lieu de dire « ne raconte pas d'histoires », N. m'a immédiatement prise dans les bras, et embrassée, et dit que personne, plus jamais, n'aurait le droit de me taper. Je crois qu'elle a aussi un peu pleuré.

Et puis nous sommes parties en vacances. J'ai cessé de comprendre quoi que ce soit. Nous avons dormi sous la tente près d'un lac (N. semblait très contente, mais moi je n'avais jamais vu une chose pareille !). Nous sommes passées voir un ami de N. qui avait une maison avec un chien et plein de chats, je serais bien restée, mais N. disait que c'était simplement parce que la route était longue et qu'il fallait s'arrêter. Nous sommes arrivées à la mer ; je ne savais pas ce que c'était, mais tout le monde avait l'air content d'y être, donc j'essayais d'être contente aussi, mais j'étais complètement perdue.

Nous sommes restées beaucoup de jours ; nous dormions dans une chambre dans un petit gîte sous les pins. N. me montrait des choses assez intéressantes, qui me plaisaient ; des escargots, des coccinelles, des cigognes. Dans ces animaux en groupes, j'essayais toujours de reconnaître où était la fille, où était le papa,

où était la maman, et je demandais où était leur maison. Tous les jours, nous allions nous baigner, nous mangions des poissons grillés que j'ai commencé alors à adorer, avec des frites, et allions faire un tour au parc de jeux. Mais quand N. disait « allez, c'est le soir, on rentre à la maison », je pleurnichais, parce que je ne savais pas où c'était « la maison ».

Et enfin, nous sommes rentrées à la ville. « La maison », c'était donc cet appartement si beau et si propre. C'était tard le soir, mais je crois que j'ai compris que nous rentrions « à la maison ». La nuit, j'ai fait pipi au lit, c'était la première fois depuis que j'étais avec N. Je me suis réveillée en pleurant, j'avais honte et surtout peur, parce qu'à l'orphelinat ça ne m'arrivait plus très souvent - j'étais déjà une grande fille de quatre ans et demi – et on se faisait gronder pour ça. Mais N. ne m'a pas tapée, n'a même pas crié ; elle a dit quelque chose de bizarre, en français, je crois : « tu laches les vannes, toi » - et elle m'a prise dans son lit. Pour la première fois, j'ai dormi jusqu'à dix heures du matin.

N. m'avait inscrite à la maternelle. Nous sommes allées la visiter plusieurs fois. Elle était très jolie, pas loin de la maison, avec un vrai jardin et plein de tobogans dans la cour de récréation. J'étais très contente à l'idée d'y aller. Et puis est venu le jour de la rentrée, « pour de vrai ». J'ai vu la salle où N. allait me laisser. La maitresse nous a encore une fois tout montré. En plus des jouets et des enfants, il y avait de petites chaises colorées et des tables basses. Et brutalement, j'ai reconnu les tables basses et les petites chaises colorées de l'orphelinat, et pour la première fois, j'ai hurlé et sangloté, et je me suis agrippée à N. et je ne voulais plus la laisser partir. Pour la première fois, j'étais sûre, même si je ne comprenais rien, que je préférerais être avec N. que n'importe où ailleurs.

NB.

Juin 2008